

Recherches sociographiques



Kimon VALASKAKIS, *Prospective de la langue française au Québec*

Michel Tétu

Volume 29, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tétu, M. (1988). Compte rendu de [Kimon VALASKAKIS, *Prospective de la langue française au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 29(1), 160–161.
<https://doi.org/10.7202/056363ar>

Bien sûr, il est plus facile de critiquer ces données que de les compiler. Le fouillis des sources est grand, mais parfois les efforts de l'équipe de l'I.Q.R.C. ne suffisent pas à dissiper toute la brume. Ainsi, page 7.32, on mentionne 100 musées au Québec en 1979 présentant des œuvres en arts visuels, dont 63 se consacrent principalement à la diffusion de telles œuvres; par ailleurs, on ne retrouve ces chiffres dans aucun tableau. Celui portant le numéro 7.12 nous apprend qu'il y avait en 1981-1982, 51 musées accrédités par le Ministère des affaires culturelles; en 1987, il ne sont plus que 39, et l'exposition «38+1» de préouverture du Musée de la civilisation révèle que, pour une bonne part, ils sont consacrés à l'ethnologie et non aux arts visuels. Quels sont donc ces musées? Comment les définit-on? Le tableau 7.15, pour sa part, traite encore des musées, mais en pourcentages seulement, sans chiffres absolus. Donc la question demeure: combien y a-t-il de musées consacrés aux arts visuels au Québec? Si la lecture des statistiques culturelles de l'I.Q.R.C. ne donne pas la réponse à cette question, elle nous révèle cependant «tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les trois principaux musées québécois, Musée du Québec, Musée des beaux-arts et Musée d'art contemporain, et que vous n'aviez jamais osé demander»: collections, activités, revenus, personnel.

Je pourrais continuer longtemps à citer et à questionner ces quelque neuf cents tableaux. Ainsi, à quoi correspondent les totaux aux tableau 6.7? comment ont-ils été calculés? tableau 12.9: qu'est-ce que le mot «unités» fait à l'extrême droite de la page? Le tableau 12.16 présente des données fort intéressantes sur le contenu des émissions des radios communautaires; mais retrouve-t-on ces radios dans le tableau 12.23 sur les contenus des programmes de radio en général? sont-elles incluses dans la rubrique «FM privées» (par opposition à «FM public»)? On pourrait aussi continuer longtemps à célébrer les bons coups; le dit tableau 12.23 est fort instructif.

En résumé, voilà un instrument très précieux, à utiliser de façon critique; qui ne nous dit pas tout, et à la fois nous en dit bien plus que ce que nous cherchions à savoir... en neuf cents pages... (Non, je ne l'ai pas pesé!)

Andrée FORTIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Kimon VALASKAKIS (dir.), *Prospective de la langue française au Québec*, Québec, Conseil de la langue française, 1986, 284p. («Rapport de l'Institut Gamma».)

Le rapport de l'Institut Gamma sur la *Prospective de la langue française au Québec* est à la fois riche de renseignements et intéressant sur le plan méthodologique, mais un peu frustrant par l'analyse et les conclusions qui en découlent. À partir de cinq variables motrices: la démographie, la technologie, l'économie, la politique et les valeurs socio-culturelles, les auteurs tentent d'analyser l'avenir du français dans la société des années 1980 et 1990. L'effet conjugué de vingt-cinq «tendances lourdes» et de sept «faits porteurs d'avenir» se traduit ainsi par trois scénarios possibles: «Porto-Rico», «Louisiane» et «francophonie créatrice». En d'autres mots, l'identité culturelle et linguistique

s'affirme au détriment des échanges économiques (c'est l'isolement de Porto-Rico), ou bien la richesse s'accroît mais la langue française se marginalise (c'est la Louisiane), à moins que la francophonie québécoise et mondiale ne s'avère suffisamment créatrice, porteuse et « multiplicatrice » pour permettre un développement équilibré, ce qui est loin d'être sûr.

On peut émettre quelques réserves dès le diagnostic établi dans la première partie. Les faits rapportés sont éloquentes mais incomplets, les rapprochements et les oppositions, parfois sommaires. Des faits historiques, des contacts sociologiques, des courants politiques et des tableaux économiques ou démographiques sont des éléments positifs pour une analyse globale. Toutefois, le lecteur reste sur sa faim parce que le caractère scientifique de l'analyse ne semble pas prendre en compte tous les facteurs humains qui ont une incidence certaine sur l'avenir. « L'imaginaire » québécois des années 1980, par exemple, n'est plus le même que celui des années 1960, et cela compte dans l'évolution créatrice de la société, en particulier pour ce qui touche à son expression langagière. La culture se construit à partir de la langue mais pas uniquement d'elle et, en revanche, elle influe sur l'évolution de cette dernière quelle qu'elle soit.

Les modèles louisianais et porto-ricain sont bien connus en Amérique du Nord. Ils sont assurément simplificateurs et pourraient être dépassés en se référant à des modèles norvégien, néerlandais ou coréen, voire japonais, qui sont riches d'enseignement. L'opposition culture/développement, qui conduit — entre autres — aux modèles louisianais ou porto-ricain, suppose un point de départ culturel ou économique sensiblement inférieur à celui du Québec actuel. Le phénomène de « louisianisation » commence avec l'arrivée de richesses dues au pétrole dans une région peu scolarisée, souvent à la limite de l'analphabétisme. Il pouvait en être ainsi lorsque 90% des enfants québécois quittaient l'école après la 6^e année. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : cela le sera encore moins demain. Et l'on sait qu'un bilinguisme en milieu fortement scolarisé produit des effets très différents d'un bilinguisme en milieu défavorisé, ce dernier tournant vite en diglossie.

Les auteurs ont bien expliqué leur méthode pour situer les zones du prisme qu'ils balayent. Mais que reste-t-il des conclusions du rapport ? Que la langue française se porte bien et qu'à moyen terme le caractère français du Québec n'est pas vraiment en danger ; que toutefois il y a menace réelle due à l'impératif du « virage technologique » et à la possibilité d'une « assimilation volontaire » ; que la question nationale — et son incidence linguistique — n'est qu'un élément parmi d'autres ; que la véritable ligne de défense du français se situe au niveau géopolitique de la francophonie toute entière. Le lecteur n'a aucun mal à endosser ces affirmations, telles qu'exprimées dans le dernier paragraphe :

« Le défi de la langue française est universel et il faut y répondre par des moyens appropriés. Le monde francophone tout entier doit prendre l'initiative dans cette tâche. Une politique purement défensive cantonnée à la vallée du St-Laurent ne peut à long terme être gagnante. Il faut y ajouter une stratégie dynamique d'innovation et de création en français. Pour ce faire, il faut se pencher sur la prospective de la francophonie tout entière et chercher l'interdépendance des variables motrices et dépendantes dans le but d'élaborer une stratégie cohérente et efficace de développement du français dans le monde. »

Michel TÊTU

*Département des littératures,
Université Laval.*